

La fuite en avant

La Disparition des lucioles de Sébastien Pilote

Jean-Philippe Gravel

Volume 36, numéro 4, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2018). Compte rendu de [La fuite en avant / *La Disparition des lucioles* de Sébastien Pilote]. *Ciné-Bulles*, 36(4), 14–15.



La fuite en avant

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Sébastien Pilote confectionne avec patience (trois longs métrages en huit ans) un œuvre qui a tout d'un parcours sans fautes, dont la première qualité réside dans l'ouverture et la sensibilité de son regard à situer les épreuves de ses personnages dans leur contexte social : celui des petites localités éloignées, que l'on sent elles-mêmes saisies et transformées par les grands engrenages économiques qui tendent pourtant à les abandonner. En équilibre, donc, entre le drame individuel et celui des communautés sujettes aux caprices du néolibéralisme, ses films rappellent que rien ne se passe de manière isolée, que tout est lié : le sens tragique de ses deux premiers films, **Le Vendeur** (2011) et **Le Démantèlement** (2013), étant de montrer ce que les grands courants de fond de l'économie peuvent générer en laissés-pour-compte dans les communautés éloignées.

Le constat est généralement amer, comme si Sébastien Pilote observait la progression et les ravages, dans ces micro-milieus, d'une opération d'obsolescence programmée. On se rappelle forcément la petite ville qui forme le décor du **Vendeur**, précarisée par la fermeture de l'usine de papier dont dépendait presque toute son économie, autant que le milieu des petits éleveurs et agriculteurs du **Démantèlement** qui se décomposait, une faillite après l'autre, offrant le spectacle désolant d'autant de patrimoines liquidés dans des ventes aux enchères. Et l'on se souvient des personnages de ces deux films qui (respectivement interprétés par Gilbert Sicotte et Gabriel Arcand), dans leur mi-soixantaine et figés dans leurs routines, représentent certainement quelque chose comme un « monde ancien », sans nous empêcher d'être choqués de les voir ainsi poussés à prendre

le chemin de la sortie. Les films de Sébastien Pilote observent les changements incertains d'un monde qui ressemblent parfois à s'y méprendre à des agonies, voire à l'arrivée d'une nouvelle Grande Noirceur.

La Disparition des lucioles nous place aussi dans ce cadre familial : celui d'une petite ville au bord d'une baie autrefois alimentée par une usine maintenant démantelée. Cette fois, le réalisateur place au centre de son film non pas un patriarche résigné, déchu (ou en voie de déchoir), mais une adolescente de 17 ans vive, rebelle et un peu perdue, Léo (Karelle Tremblay, qui porte admirablement le film sur ses épaules). Cette jeune personne dans un monde vieux apporte quelque chose d'un vent nouveau dans le riche imaginaire de Pilote, puisque ce qu'il va raconter le sera cette fois du

point de vue d'un personnage qui fait son entrée dans la vie adulte.

La forme du film et notre manière de le voir s'en trouvent aussitôt changées, l'austérité un peu aride à laquelle on pouvait s'attendre de *Pilote* cédant place à quelque chose qui flirte plus d'une fois avec la féerie et l'enchantement. On comprend pourtant que rien n'est très rose autour de Léo. Le père qu'elle admire, Sylvain (Luc Picard), a dû s'exiler dans le Grand Nord après la fermeture de l'usine. Dans sa maison, Léo supporte mal son beau-père, Paul, le « roi des ondes », qui anime une émission de ligne ouverte populiste de droite à la radio locale. Entre le père idéalisé, mais déchu et absent, et le beau-père usurpateur et omniprésent, il y a comme un accent d'*Hamlet* derrière cette histoire. Mais contrairement au prince du Danemark, Léo ne cherchera pas à conquérir sa liberté ni à régler ses comptes en simulant la folie. La tierce voie aura plutôt l'allure improbable de Steve (Pierre-Luc Brillant), un musicien talentueux mais sans ambition, qui vit encore chez sa mère. Une outsider en rencontre un autre, deux fois plus âgé qu'elle, et une alchimie trouble et pourtant ingénue se crée entre eux.

Le film passe en revue les tropes familiers au « récit d'initiation » : les examens de fin d'année, le bal des finissants, le job d'été, les premiers émois sentimentaux ainsi que les premières désillusions, mais on se tromperait d'y limiter le propos de **La Disparition des lucioles**, où l'observation (et la critique) sociale se mêle à l'allégorie. Critique sociale présente, en outre, dans ces trois personnages masculins opposés que Léo finit pourtant par assimiler parce que chacun d'eux lui semble représenter une forme d'échec. Allégorie ensuite parce que, grâce à la musique enchanteresse de Philippe Brault et à la photographie de Michel La Veaux, le film insuffle à plusieurs moments de cet été dans la vie de Léo une sorte de poésie et de lyrisme déterminés à s'affirmer, malgré le pessimisme du personnage, l'absence d'avenir qu'il redoute.



Le titre renvoie à un article de Pier Paolo Pasolini¹ publié en 1975 où il était question de la pollution lumineuse des sociétés modernes, qui faisait « disparaître les lucioles » ou qui, du moins, les rendait imperceptibles au regard : c'était aussi (surtout) une métaphore, pour lui, d'à quel point le bruit et les spots de la culture de masse et du fascisme pouvaient nous aveugler. Il y a de cela, dans le propos de *Pilote*, qui s'inquiète du regain de popularité des idéologies de droite (que véhiculent le personnage de François Papineau), mais auxquelles, en y opposant la soif de vivre et la révolte de Léo, il refuse de céder. **La Disparition des lucioles** s'ouvre et se clôt sur des scènes similaires. Au début, Léo fuit sans avertissement son souper d'anniversaire en grimant dans le premier autobus qui passe; une fausse fugue et on la retrouve chez elle à la scène suivante. À la conclusion, Léo monte de nouveau dans le premier autobus qu'elle croise, lequel semble cette fois l'emmenner hors de sa ville et de sa prison, en direction d'un avenir et

d'un lieu indéterminés. « Le futur dure longtemps, je ne suis pas pressée », l'entend-on dire à deux reprises dans le film. Si le spectateur, au final, n'est pas assuré que, pour une personne de la génération de Léo, l'avenir soit promis à durer aussi longtemps qu'elle croit, celui-ci ne s'inquiète pourtant pas tellement de la voir quitter son petit univers pour aller s'attaquer au grand. Envers et contre tout, ce sentiment est ce que l'on appelle habituellement la confiance ou l'espoir. **CE**



Québec / 2018 / 96 min

RÉAL. ET SCÉN. Sébastien Pilote **IMAGE** Michel La Veaux **SON** Gilles Corbeil et Stéphane Bergeron **MUS.** Philippe Brault **MONT.** Stéphane Lafleur **PROD.** Bernadette Payeur et Marc Daigle **INT.** Karelle Tremblay, Pierre-Luc Brillant, Marie-France Marcotte, François Papineau, Luc Picard **DIST.** Les Films Séville

1. PASOLINI, Pier Paolo. « Le vide du pouvoir » ou « L'article des lucioles », disponible en ligne et en français sur le blogue histoireetsociete.wordpress.com. (page consultée le 2 août 2018)